



**HAL**  
open science

## De la fécondité poétique du boiteux

Karin Ueltschi

► **To cite this version:**

Karin Ueltschi. De la fécondité poétique du boiteux. Marie-Madeleine Gladieu, Jean-Michel Pottier et Alain Trouvé (dir.). Le corps à l'oeuvre: séminaire 2012-2013 [organisé conjointement par le Centre Interdisciplinaire de Recherche sur les Langues et la Pensée (CIRLEP EA 4299) et le Centre de Recherche Interdisciplinaire sur les Modèles Esthétiques et Littéraires (CRIMEL EA 3311)], 8, ÉPURE, Éditions et presses universitaires de Reims, pp.13-29, 2014, Approches interdisciplinaires de la lecture, 978-2-915271-73-7. hal-03111172v1

**HAL Id: hal-03111172**

**<https://hal.science/hal-03111172v1>**

Submitted on 29 Oct 2021 (v1), last revised 1 Oct 2023 (v2)

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

## De la fécondité poétique du boiteux

*La peinture était assez réussie. Annie était  
assez contente, sauf pour l'homme.  
- Je l'ai raté, il boîte et ça ne se voit pas.<sup>1</sup>*

Au commencement, il y eut une infirmité : la malédiction de la Genèse, qui est transformation du Verbe divin en choses et créatures, touche le pied de l'homme (plus exactement de la femme tout d'abord) : « *Je mettrai l'hostilité entre toi et la femme, entre ta descendance et sa descendance. Celle-ci te meurtrira à la tête et toi, tu la meurtriras au talon* » (Gn 3, 15). Le genre humain, par conséquent, est voué, ontologiquement, à la boiterie ; toute la Création en est modifiée ; l'œuvre du Verbe dont elle est issue en est changée. Le grand *Auctor* qu'est Dieu selon une conception médiévale très répandue – n'a-t-il pas écrit le Livre de la Création – a dû modifier sa copie si j'ose dire à la suite du péché de désobéissance de nos premiers parents. Mais cette boiterie ontologique sera vite reléguée dans une sorte d'inconscient ou, dans notre perspective, d'arrière-texte. Et pourtant !

Un lignage de boiteux traverse tout l'Ancien Testament ; l'Antiquité gréco-romaine connaît de son côté des familles boiteuses aussi notoires que celle d'Edipe, et elle a vu naître Héphaïstos, Achille, Talos ; le Moyen Âge a hérité de ces figures, les a reprises et a continué à sa manière de tisser une mythologie des boiteux, puis les temps modernes ont à leur tour pris la

---

<sup>1</sup> H. GREMILLON, *Le confident*, Paris, (Plon), Gallimard, « Folio », 2010, p. 42.

## De la fécondité poétique du boiteux

relève. Et pourtant, les anciens Grecs, déjà, étaient embarrassés devant l'incongruité que représente ce boiteux dont l'allure, telle une excroissance, *ne fait plus sens* : tout se passe comme si, en matière de boiterie, l'œuvre littéraire une fois achevée avait enlevé le fil blanc qui servait à la coudre provisoirement. À nous de retrouver les traces de cette première et grossière fixation, qui nous ouvrira bien des clefs d'accès aux dimensions secrètes du texte et des mythes, à leur soubassement secret. Car nos enfants, aujourd'hui encore, continuent à mimer et à jouer cette histoire : il s'agit, tout simplement, de sauter, à la suite d'un petit caillou et *à cloche-pied*, de l'enfer (ou de la terre) au ciel, dans l'insouciance propre à leur âge : le corps est à l'œuvre et continue donc à exécuter ce dont la mémoire a perdu le fil. Essayons d'en retrouver quelques traces.

### La sphère des Claude ou de la motivation du nom propre

Le latin a traduit l'allure du boiteux par le verbe *claudicare* ; celui-ci a donné naissance à un nom propre qui se trouve ainsi motivé : le nom de Claude identifie en effet un boiteux : nom et corps se trouvent inextricablement noués. L'association a été faite explicitement par Suétone au sujet d'un certain Claudius, bègue et boiteux, difforme de manière générale, si bien que longtemps, on s'est interrogé sur son aptitude à devenir magistrat. Auguste l'appelle d'ailleurs Tibère, comme si le nom de Claudius lui avait été donné en surnom et de surcroît, dans un deuxième temps seulement : « Lorsqu'il marchait, la faiblesse de ses jambes le faisait tituber, et quand il parlait, soit en plaisantant, soit de manière sérieuse, bien des choses le déshonoraient [...] »<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> *Ceterum et ingredientem destituebant poplites minus firmi, et remissee quid uel serio agentem multa debonestabant [...].* SUETONE, *Claude*, trad. C. Baroin, d'après l'édition de H. Ailloud, relu par J. Maurin, Paris, Les Belles Lettres, 1998. Voir aussi C. BAROIN, « Le corps du prêtre romain dans le culte public : début d'une

Cicéron de son côté s'est intéressé à l'affaire. Il rapporte un jeu de mots devenu célèbre et souvent repris :

Sp. Carvilius était resté fort boiteux d'une blessure qu'il avait reçue au service de la patrie ; et à cause de cette infirmité il avait honte de paraître en public. « Pourquoi ne pas t'y montrer, mon Spurius ? lui dit sa mère. Chaque pas que tu feras te rappellera ta valeur. » La parole est belle et sérieuse. – Et voyant Calvinus<sup>3</sup> qui boitait aussi, Glaucia disait : « Qu'est devenue la vieille question : num claudicat ? Le voilà qui clodicat. » Le mot est plaisant. Les deux traits cependant sont tirés de la même circonstance, une claudication.<sup>4</sup>

Ce jeu de mots sur *claudicat/clodicat* est une « allusion au changement d'opinions politiques du personnage, passé au parti populaire », et s'édifie en même temps implicitement sur l'association du nom propre et du verbe. En effet, les *Claudii* avec *au* sont patriciens tandis que *Clodius* avec *o* est plébéien : Cicéron (*Pro Caelio*) relate qu'un certain *Claudius* se fait *Clodius* lorsqu'il veut devenir tribun de la Plèbe pour se donner des airs plus populaires. Il devient P. Clodius Pulcher, tribun de la plèbe en 59 av. J.-C. C'est un grand ennemi de Cicéron lequel ne se prive pas de raconter que P. Clodius « appartenait à la famille des Claudii, mais il avait modifié son nom en adoptant l'orthographe “populaire”, *Clodius*, au lieu de l'aristocratique *Claudius*, nom patricien »<sup>5</sup>.

Le nom de Claudius / Clodius est ensuite passé en français sous la forme de Claude. L'ancien français en connaît des

---

enquête », L. BODIQU, V. MEHL & M. SORIA (dir.), *Corps ravagés, corps outragés, de l'Antiquité au Moyen Âge*, Turnhout, Brepols, 2011, p. 291-315.

<sup>3</sup> Calvinus était goutteux. Dans le *Brutus* (34, 130), il est question de ses « douleurs dans les pieds » (*dolores pedum*).

<sup>4</sup> CICÉRON, *De oratore*, E. COURBAUD & A. ERNOUD (éd.), Paris, Les Belles Lettres (1928) 1966, II, p. 248-249.

<sup>5</sup> Cf. P. GRIMAL, *Cicéron*, Paris, Fayard, 1986, p. 172-173.

## De la fécondité poétique du boiteux

variantes comme « Claudas » ou « Claudin<sup>6</sup> ». Or, Isidore de Séville, entre-temps, a consolidé ce mode de pensée à base d'analogie qui marquera l'argumentation et la pensée de tout le Moyen Âge : l'étymologie devient « le point de départ pour l'intelligence du monde terrestre et le principe déterminant de toute investigation scientifique<sup>7</sup> ». Ainsi, « le signifiant et la chose signifiée fusionnent au point que *Nisi enim nomen scieris, cognitio rerum perit* (*Etym.*, I, 12, 1<sup>8</sup>) ». Dans la littérature médiévale, les Claudas ne sont pas, *a priori*, des boiteux. Mais ce sont volontiers des personnages ambigus, ce qui est une manière de signifier la même chose – le fil blanc en moins ! Un atavisme est en jeu, à l'exemple de la famille des Labdacides, la famille d'Œdipe donc, renvoyant elle aussi comme les Claude à la boiterie : de l'aïeul au petit fils, les noms se suivent et évoquent tous « une difficulté à marcher droit<sup>9</sup> » : le grand-père d'Œdipe s'appelle Labdacos, ce qui signifie le « boiteux » ; c'est « celui qui n'a pas les deux jambes pareilles, de même taille ou de même force<sup>10</sup> ». Et son père, Laïos, est le « dissymétrique, le tout gauche, le gaucher<sup>11</sup> » ; enfin, Œdipe, le plus illustre peut-être des boiteux, est littéralement le « Pied gonflé<sup>12</sup> » parce qu'on lui a transpercé ou écrasé les pieds. On l'identifie non seulement à travers les cicatrices, mais aussi

---

<sup>6</sup> Notons que WACE dans son *Brut* mentionne l'empereur Claudius en en faisant un contemporain de saint Pierre (v. 5094), mais sans la moindre allusion à une éventuelle boiterie (éd. J. WEISS, *Wace's Roman de Brut, A History of the British*, Exeter, The University of Exeter Press (1999), 2002, v. 4895 *et sq.*). Il y est le grand-père de Gloi, *i.e.* du fondateur de Gloucester (v. 5080-5081).

<sup>7</sup> H. BLOCH, *Etymologie et généalogie. Une anthropologie littéraire du Moyen Âge français*, University of Chicago, 1983, Paris, Le Seuil, 1989, p. 72-73.

<sup>8</sup> F. PLET-NICOLAS, *La création du monde. Les noms propres dans le roman de Tristan en prose*, Paris, Champion, 2007, p. 82.

<sup>9</sup> C. LEVI-STRAUSS, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, « Agora » (1958) 1974, t. 1, p. 246.

<sup>10</sup> J.-P. VERNANT & P. VIDAL-NAQUET, *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*, Paris, Éditions de la Découverte, (1972) 1989, t. 2, p. 45.

<sup>11</sup> *Ibid.*

<sup>12</sup> Œdipe : *Oido* = enfler. *Pous* = pied.

par sa démarche claudicante. Et ce n'est pas tout. Œdipe doit la vie au fait d'avoir su répondre à une énigme au cœur de laquelle se trouve encore et toujours le pied. Pausanias fait d'ailleurs du sphinx (ou de *la Sphinge*) une fille bâtarde de Laïos, le père d'Œdipe ! L'énigme du sphinx porte donc, on le sait, sur l'identité d'une créature possédant successivement quatre, deux puis trois pieds : l'homme, répond Œdipe, l'homme dans sa subordination inéluctable au Temps, subordination que traduit justement son allure, sa manière de se déplacer : il rampe d'abord, marche droit et aisément ensuite, boite enfin et a besoin de s'aider d'une canne. Œdipe est donc exceptionnellement sage et rusé, pourvu de cette intelligence très particulière qui permet de se tirer de situations délicates et que les Grecs ont appelée la *mêtis* ; l'ancien français utilisera le terme de *engien* avec à peu près les mêmes nuances ambiguës. Mais cela ne le protège pas pour autant : le Destin (l'Oracle), dont il porte à son insu les marques aux pieds, le rattrape et le condamne à devenir sacrilège en lui faisant enfreindre deux tabous. Après avoir tué son père et épousé sa mère, il finira boiteux *et* aveugle. Voilà l'« héritage » qu'Œdipe transmettra à sa descendance : on connaît l'atroce lutte fratricide qui opposera ses fils Polynice et Étéocle, conflit que le roman médiéval traduira par un règne qui « cloche » littéralement. Les deux descendants d'Œdipe, au lieu d'avancer de concert, s'entredéchirent ; si leurs ancêtres ont été boiteux, ils perpétuent cette marque de manière métaphorique du moins.

Plus près de nous, écoutons Maupassant, écoutons sa nouvelle *Clochette* qui a pour héroïne une « vieille couturière barbuë et maigre » ; elle s'appelle Clochette parce qu'elle boite :

Elle boitait, non pas comme boitent les estropiés ordinaires, mais comme un navire à l'ancre. Quand elle posait sur sa bonne jambe son grand corps osseux et dévié, elle semblait prendre son élan pour monter sur une vague monstrueuse,

## De la fécondité poétique du boiteux

puis, tout à coup, elle plongeait comme pour disparaître dans un abîme, elle s'enfonçait dans le sol.<sup>13</sup>

Le corps à l'œuvre invente, à partir d'un mouvement, d'un mot de nouvelles signifiations poétiques, car scientifiquement, étymologiquement, le lien entre *cloche* et *clochier* ne tient pas : c'est une manière de métaphore, et ce que l'on appelle parfois l'étymologie poétique, celle qui se fonde sur des jeux de sons et de sens, et qui est extraordinairement efficace<sup>14</sup>.

Abordons ce second niveau du « corps – boiteux – à l'œuvre » : il est forge de métaphores philosophiques, littéraires et théologiques qui constituent autant de chiffres ou soubassements poétiques.

### Métaphores

Dans le sillage de la boiterie on rencontre un grand nombre d'expressions symboliques tissées autour de l'idée de dissymétrie, du non-droit, du tordu : une généralisation sémantique pourra faire du boiteux un homme dont le corps dans son intégralité est dans un état de dégradation, voire de déchéance globale ; la boiterie donne ainsi naissance à des exploitations figurées, d'abord essentiellement morales, mais aussi mythiques et poétiques. Pendant l'Antiquité, le boiteux est assimilé au tyran. La boiterie traduit également une ambiguïté énonciative : Apollon est appelé *loxias*, « qui marche de travers », à cause non pas d'un défaut ambulateur, mais de l'ambiguïté de ses oracles. La logique chrétienne reste perplexe devant les boiteux : sont-ils infirmes parce qu'ils sont punis pour quelque faute héréditaire ou au contraire, leur fardeau doit-il être lu comme une marque d'élection divine, dans les pas et à la suite du Christ souffrant ?

---

<sup>13</sup> Guy de MAUPASSANT, « Clochette », *Contes et Nouvelles*, Paris, R. Laffont, « Bouquins », 1988, t. 2, p. 920-921.

<sup>14</sup> Voir Ph. WALTER, *Perceval, le pêcheur et le Graal*, Paris, Imago, 2004, p. 26 et R. DRAGONETTI, *La vie de la Lettre. Le Conte du Graal*, Paris, Le Seuil, 1980.

En la personne du boiteux fusionnent chiffre biblique et satire sociale, mais aussi, simplement, misère humaine. Rappelons que l'Ancien Testament interdit à l'homme possédant un défaut corporel, et donc au boiteux, d'approcher de l'aliment qui servira au sacrifice<sup>15</sup> et d'entrer dans le Temple<sup>16</sup>.

L'estropié est souvent un mendiant qui triche volontiers, soit en contrefaisant l'infirme, soit en exagérant la gravité de son affection. La pire des choses qui puisse lui arriver, c'est de croiser quelque saint calamiteux qui s'aviserait de le guérir. Comment continuer à gagner désormais sa vie, on vous le demande ? En d'autres termes, cette difformité – ou l'a-normal, le « non-droit » ou le tordu – est très féconde en matière littéraire et mythique. En particulier, le boiteux se promène volontiers avec le nain, souvent lui-même difforme et boiteux. Le *Combat de Carnaval et de Carême* de Bruegel l'Ancien place un de ces malheureux dans le voisinage immédiat d'un nain, affublé, lui, d'un costume rayé, ce qui dit assez la position marginale que partagent ces deux malheureux<sup>17</sup>. Le nain possède notamment un lien profond avec les forgerons dont le signe distinctif, est la boiterie aussi bien en Grèce, à Rome et chez les Scandinaves. Le forgeron Völund par exemple, nous enseigne la *Thidreksaga*, a appris son art chez les nains, dans leur forge au fond de la montagne de Ballova. Un des nains-forgerons les plus célèbres est Reginn qui apparaît dans le cycle héroïque de Sigurðr Fáfnisbani dont il est le père nourricier<sup>18</sup>. Il forge une épée magique pour le héros Gramr. Le nain-forgeron Mime nous est également familier à travers l'adaptation de Richard Wagner. Il apparaît dans la *Thidreksaga*

---

<sup>15</sup> Lévitique, XXI, 18.

<sup>16</sup> *Caecus et claudius non intrabunt in templum*, « L'aveugle et le boiteux n'entreront point dans le temple. » II Samuel 5, 8 (II Reg. V, 8 dans la Vulgate).

<sup>17</sup> M. PASTOUREAU, *L'étoffe du diable. Une histoire des rayures et des tissus rayés*, Paris, Le Seuil, 1991.

<sup>18</sup> Voir sa légende dans *Reginismál*, trad. R. BOYER & E. LOT-FALCK, *Les Religions de l'Europe du Nord*, Paris, Fayard, 1974, note p. 214.



## De la fécondité poétique du boiteux

(milieu du 13<sup>e</sup> siècle), laquelle reprend la tradition scandinave de la matière des *Nibelungen*. La parenté fondamentale entre le forgeron et le nain peut être illustrée par une autre donnée encore. Le mot allemand *Kobold*, qui désigne une sorte de gnome, a très probablement donné son nom, à travers une très légère altération seulement, au minerai appelé « cobalt » en français, *Kobalt* en allemand. Et Yves Vadé de comparer cette analogie avec le couple *Nickel* et *Kupfernickel*, littéralement « minerai de cuivre », mais renvoyant aussi à un sobriquet désignant le mineur, Nickel, abréviation de Nikolaus<sup>19</sup>. Volontiers, ces *Kobolde*, ces nains sont donc difformes et boitent, à l'exemple du magnifique Isabras aux pieds *bestornés*<sup>20</sup>.

Mais d'autres lectures de l'infirmité au contraire valorisent les *écarts* dont elle est porteuse en soulignant ses possibles ressources surnaturelles : les *Monstres sacrés* ; le signe de boiterie reste cependant dans la sphère de l'implicite la plupart du temps.

### Types littéraires : du forgeron au diable boiteux ou des monstres sacrés

Les forgerons – ces démiurges originels – boitent avec constance dans bien des sphères culturelles, comme s'il s'agissait là d'un trait archétypique. Pensons à Héphaïstos<sup>21</sup>, à Gobanon<sup>22</sup>,

---

<sup>19</sup> Y. VADE, « Métal vivant. Sur quelques motifs de l'imaginaire métallurgique », *La forge et le forgeron. I. Pratiques et croyances. II. Le merveilleux métallurgique*, Paris, l'Harmattan, 2002-2003 (Cahiers de la Société des Études Euro-Asiatiques n° 11 et 12), t. 2, p. 39.

<sup>20</sup> *La Bataille Loquijér 1*, éd. J. RONEBERG, Helsingfors, 1913 (Acta Societatis Sientiarum Fennica 38/2). Voir l'étude de C. LECOUEUX, « Note sur Isabras », *Romania*, n° 103, 1982, p. 83-87.

<sup>21</sup> Héphaïstos le boiteux appartient certainement à la strate la plus ancienne du panthéon grec : il reçoit le surnom de *Callopodion* (« qui a les pieds tordus », « cagneux ») ou *Amphigyeis* (« qui boite des deux pieds »). Il entre en littérature comme un « monstre essoufflé et boiteux, dont les jambes grêles s'agitent sous lui » (*Iliade*, 18, 410-411), qui est plus proche du nain que du géant, et de

à Völund (ou Wieland<sup>23</sup>) et au mystérieux Trébuchet (littéralement « celui qui tombe ») du *Conte du Graal* dont les nombreuses variantes du nom même renvoient à cette particularité ambulatoire<sup>24</sup>, mais sans toujours la mentionner, sans toujours la rappeler. Pourquoi boite-t-on ? On peut très bien boiter parce qu'on a des pieds dépareillés. Ou plutôt : nous pouvons déduire la boiterie comme une nécessité à partir de ce phénomène étonnant qu'est l'hybridité. Il y a là quelque chose qui cloche, une histoire très ancienne. Le pied caprin renvoie aux satyres sylvestres de l'Antiquité, ainsi qu'aux centaures et aux sagittaires. Hérodote évoque un pays où habitent des créatures aux pieds de chèvre<sup>25</sup>. Le Moyen Âge s'en saisit en particulier pour sa galerie de créatures démoniaques en émergence. Il les assortit alors volontiers de cornes, comme Isidore de Séville ou encore Jean de Mandeville<sup>26</sup>. Gautier Map peint un splendide pygmée assis sur un bouc et pourvu lui-même de pieds caprins, comme s'il s'agissait par ce dédoublement de mettre en exergue

---

surcroît mal-aimé au commencement de sa vie, que sa boiterie en soit la cause ou la conséquence.

<sup>22</sup> Gobanon (Gofannon) ou plutôt *Goibhniu*, le forgeron divin irlandais. Appartenant à la famille des Tuatha Dé Danam, c'est lui qui, au même titre que ses homologues, forge les armes des héros et même des dieux. V. Guibert de LA VAISSIERE, « Le forgeron irlandais : de Goibhniu à Gobnait, le Gabha irlandais », *La forge et le forgeron...*, *op. cit.*, t. 1, p. 155-206.

<sup>23</sup> Nous connaissons bien deux légendes à son sujet : celle que l'Edda poétique rapporte dans la *Völundarkviða*, et « Wieland le forgeron » que l'on trouve dans la *Thidreks saga*.

<sup>24</sup> *N'alez ses chiés Trabuchet non*. CHRETIEN DE TROYES, *Œuvres*. D. Poirion (éd.), Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1992, v. 3679.

<sup>25</sup> HERODOTE, *L'Enquête*, 4, 25, *Œuvres Complètes*, A. BARGUET (éd.), Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1964, p. 296.

<sup>26</sup> J. de MANDEVILLE, *Le livre des merveilles du monde*, Ch. DELUZ (éd.), Paris, CNRS, 2000, VII, p. 150.

## De la fécondité poétique du boiteux

ce pied, c'est-à-dire sa nature bien spéciale<sup>27</sup>. De fait, cette créature viendra ravir le roi Herla en l'entraînant dans son monde souterrain, et en fera par la suite un mort-vivant évoluant captif dans un éternel *entre-deux*.

À côté du bouc, le cheval, à cause de sa très lourde charge mythique, est également apte à prêter son sabot à des créatures douteuses, à des êtres *divers* comme dit l'ancienne langue. Le plus célèbre « équipède » est sans aucun doute le diable de père de Merlin qui faisait partie des démons incubes. Les histoires développant cette croyance concernant les pieds équins du diable se multiplient désormais. Le diable se fera boiteux parce qu'il a *une* patte animale, qu'elle provienne d'un bouc, d'un cheval ou d'une autre créature encore. En allemand, on lui donne d'ailleurs le surnom de *Hinkebein*, littéralement « jambe boiteuse ». Il rejoint, par le truchement de Lucifer, l'antique Héphaïstos et toute la mythologie de ces personnages chtoniens que sont les forgerons et les nains, et dont la boiterie s'explique toujours par quelque chute brutale : Héphaïstos le boiteux appartient certainement à la strate la plus ancienne du panthéon grec : il reçoit le surnom de *Callopodion* (« qui a les pieds tordus », « cagneux ») ou *Amphigyis* (« qui boite des deux pieds »). Les traditions nous ayant transmis les légendes le concernant occultent en partie la raison de sa boiterie, ou en délivrent des leçons contradictoires, montrant par là à quel point, dès le départ, le texte est mal à l'aise avec ce stigmate, et combien la perte de la clef embarrasse les auteurs. Et pourtant, ils le conservent comme étant un ingrédient déterminant de l'œuvre et des signifiances qu'elle doit refléter. Selon la version d'Hésiode, la plus intéressante pour notre propos, Héra, jalouse de Zeus qui a engendré Athéna sans passer par elle, montre par défi à son divin

---

<sup>27</sup> *De nugis curialium*, p. 26. Texte dans K. UELTSCHI, *La Mesnie Hellequin en conte et en rime. Mémoire mythique et poétique de la recomposition*, Paris, Honoré Champion, 2008, p. 48-59.

époux qu'elle est aussi habile que lui ; elle le prouve en donnant la vie à Héphaïstos sans sa collaboration. Malheureusement, ce fils ne lui plaît pas, peut-être parce qu'il est alors déjà boiteux et difforme. En tout cas, dépitée, elle le précipite du haut de l'Olympe ; c'est donc au plus tard à cause de cette chute qu'il se trouve affligé du corps disgracieux qui est le sien. Autre version, dans *l'Iliade*, c'est Zeus qui précipite Héphaïstos de l'Olympe, furieux parce qu'il a délivré sa mère Héra que lui, Zeus, a attachée par les pieds dans les airs avec une chaîne d'or<sup>28</sup>, tableau qui rappelle singulièrement Œdipe pendu de la même manière à un arbre.

Lucifer connaîtra un destin semblable ; et même si aucun texte ne le dit explicitement, c'est bien sa chute qui est à l'origine, en partie du moins, de l'imagerie du diable boiteux : il a été précipité du ciel et donnera naissance à toute une série de grands et beaux diables littéraires, le Méphisto de Faust par exemple<sup>29</sup>. Quant au héros de Lesage, il présente des ressemblances avec le Pygmée de Gautier Map :

Ce petit monstre boiteux avait des jambes de bouc, le visage long, le menton pointu, le teint jaune et noir, le nez fort écrasé ; ses yeux qui paraissaient très petits, ressemblaient à deux charbons allumés ; sa bouche excessivement fendue, était surmontée de deux crocs de moustache rousse et bordée de deux lèvres sans pareilles.<sup>30</sup>

Mais tout cela présuppose un fil blanc souterrain à l'origine du texte : la boiterie à l'œuvre : voyons donc comment certains mythes littéraires ont pu être forgés à partir de cet ingrédient comme « arrière-plan » ou « arrière-mythe ».

---

<sup>28</sup> Voir par ailleurs deux versions contradictoires dans *l'Iliade* même, en comparant 1, 590 *et sq.* et 18, 394 *et sq.*

<sup>29</sup> « *Was binkt der Kerl auf einem Fuß ?* », J. W. GOETHE, *Faust*, Frankfurt am Main, Insel Verlag, 1982, t. I, p. 95.

<sup>30</sup> A. R. LESAGE, *Le diable boiteux*, Paris, Mouton, (1707) 1970, p. 88.

### La forge de mythes littéraires

À cause de la malédiction originelle, tout le genre humain est ontologiquement marqué par une blessure au pied qui le rend boiteux *de naissance*, et qui rend son cheminement terrestre si laborieux. Il est donc logique que dans la lignée d'Israël, cette marque soit particulièrement manifeste, surtout à partir de l'homme qui a réitéré pour ainsi dire le péché originel, Caïn. Son crime contre son propre sang a fait de lui le premier être condamné à l'errance : *Tu seras errant et vagabond sur la terre*, lui dit le Seigneur après l'accomplissement du meurtre d'Abel. C'est ainsi que le peuple juif commença sa longue marche. Et on peut naturellement présumer que Caïn bien avant le Juif errant qui endossera de manière exemplaire cette tragique destinée, est susceptible de boiter à force de marcher à travers la terre et le temps. Un second argument étaye cette présomption de boiterie du moins symbolique de notre ancêtre : le *Zohar* avance que Caïn est en réalité le fils du serpent et non pas celui d'Adam ! En toute logique, un défaut ambulatoire lui viendrait de cette filiation. Caïn perpétue donc pour ainsi dire le souvenir du péché de sa mère en devenant lui-même serpent « mordant » son frère Abel à mort et marquant par la suite toute sa descendance.

Bien des fils de cette dynastie boiteront en effet, de Noé au juif errant qui surgira au Moyen Âge : il est vrai qu'on brode parfois des événements ponctuels qui expliquent, rationalisent et réactualisent cet héritage. Noé, par exemple, et, surtout, Jacob, le père des douze tribus d'Israël :

Un homme se roula avec lui [Jacob] dans la poussière jusqu'au lever de l'aurore. Il vit qu'il ne pouvait l'emporter sur lui, il heurta Jacob à la courbe du fémur [*articulation de la hanche selon une autre tradition*] qui se déboîta alors qu'il roulait avec lui dans la poussière [...]. Jacob appela ce lieu Peniel – c'est-à-dire Face-de-Dieu – car « j'ai vu Dieu face à face et ma vie a été sauvée ». Le soleil se levait quand il passa Penouël. Il boitait de la hanche. C'est pourquoi les fils d'Israël ne mangent pas le muscle de la cuisse qui est à la

Karin Ueltschi

courbe du fémur, aujourd'hui encore. Il avait en effet heurté Jacob à la courbe du fémur, au muscle de la cuisse (Gn 32, 23-33).

À l'issue de sa lutte avec l'ange, en même temps qu'un nouveau nom – Jacob est devenu Israël – il reçoit avec la bénédiction divine cette boiterie, signe de son *contact* désormais ineffaçable avec le mystérieux émissaire du Seigneur.

L'imaginaire médiéval exploitera ce lourd atavisme. Il en fera émerger la figure du juif errant, errant comme l'a été le premier ancêtre de la lignée, Caïn, le *marqué* du Seigneur : comme lui, l'« éternel juif » (*der ewige Jude*) comme dit l'allemand, boite sans aucun doute, à force de marcher à travers les siècles et les continents sans jamais trouver le repos, et ceci jusqu'au retour définitif du Christ. Curieusement, ou plutôt logiquement, il se trouve que la tradition en a fait un cordonnier. Enfin, surtout, sorte de point culminant de notre problématique, le génie analogique du Moyen Âge fera fusionner deux figures qui au départ n'ont aucune parenté avérée, ni de boiterie explicitement attestée pour l'un ; et pourtant, c'est grâce à elle que la fusion a lieu, comme signifiante d'une parenté profonde que le poète traduit ainsi. Il s'agit de la fusion d'un fils d'Israël, Judas, et d'Œdipe.

L'amalgame entre Œdipe et Judas a été fait pour la première fois par Origène (*Contra Celsum*, à propos de la prophétie du psalmiste concernant Judas, comparable à celle de l'oracle prédisant la destinée funeste d'Œdipe), simple juxtaposition dit Paull Franklin Baum, qui n'en a peut-être pas moins frappé les esprits. Mais c'est une *Vie* latine du traître Judas écrite au début du XII<sup>e</sup> siècle<sup>31</sup> qui entérine d'une manière catégorique cette

---

<sup>31</sup> Deux des trois versions sont imprimées et publiées sous le titre de *Mediaeval Lives of Judas Iscariot* par E. K. RANKE, dans *Anniversary Papers by Colleagues and Pupils of George Lyman Kittredge*, Boston, 1913, p. 305-316. P. F. Baum trouvera de son côté pas moins de quarante-deux textes conservés dans des manuscrits

## De la fécondité poétique du boiteux

parenté. Elle se trouve diffusée dans presque tous les pays et toutes les langues de l'Europe médiévale ; elle connaît une immense popularité si l'on en croit le grand nombre de manuscrits conservés, et sera « canonisée », pour reprendre le terme de Paul Franklin Baum, par Jacques de Voragine, qui la développe dans la *Vie* de Mathias, l'apôtre qui remplace Judas après la mort de celui-ci. En voici résumés les grands traits :

Judas était le fils de parents juifs, Ruben et Cyboréa qui vivaient à Jérusalem. Une nuit, pendant son sommeil Cyboréa vit en rêve qu'elle était sur le point de concevoir un enfant qui allait provoquer la destruction de toute la race juive. Elle se confia à son mari qui lui conseilla de ne pas prêter attention à ce rêve, forcément inspiré par le démon. Cependant, au moment prévu, un fils naquit. On se rappela alors le rêve, et de peur qu'il pût devenir vrai, l'enfant appelé Judas fut exposé dans la mer dans une petite caisse qui fut poussée par le vent et les vagues jusqu'à une île nommée Scariot. La reine du lieu, qui n'avait pas d'enfants, découvrit le beau bébé. Elle fit courir le bruit qu'elle était enceinte et faisait nourrir l'enfant trouvé en secret, puis, lorsque cela devint plausible, elle le présenta publiquement comme son propre fils. Ainsi, Judas fut élevé en tant qu'héritier d'une couronne royale. Mais au bout d'un certain temps, la reine eut elle-même un fils du roi. Les deux enfants furent élevés ensemble. Peu à peu cependant, la malice de Judas devint manifeste. Il maltraitait souvent son « frère », malgré les remontrances de la reine qui finit, excédée, par lui révéler ses origines obscures. Fou de rage, Judas tua son frère puis s'enfuit en bateau à Jérusalem où ses bonnes manières tout comme ses instincts diaboliques lui assurèrent une place dans l'escorte de Pilate. Un jour, Pilate vit dans le jardin de

---

latins, dont il transcrit plusieurs dans son étude pour établir cinq « familles » ou « types » qu'il soumet à une étude comparative. Voir P. F. BAUM, *The Medieval Legend of Judas Iscariot*, Gorgias Press LLC, 1916 (Analecta Gorgiana 73), p. 485 et sq.

Karin Ueltschi

son voisin un fruit qu'il convoita aussitôt. Judas se proposa. Ce qu'il ne savait pas, c'est que le jardin appartenait à son véritable père, Ruben. Avant que Judas eût pu saisir le fruit, Ruben surgit et une altercation survint. Et Judas le tua. Mais comme il n'y avait pas de témoins, on imputa le décès à une cause naturelle et avec la complicité de Pilate, Judas épousa la veuve, Cyboréa, sa propre mère. Laquelle demeura extrêmement soucieuse, pressentant quelque malheur. Questionnée par Judas, elle finit par lui révéler ses craintes, et Judas comprit alors son double crime de parricide et d'inceste. Inconsolables tous les deux, sur les conseils de Cyboréa, Judas finit par aller trouver Jésus en quête de pardon. C'est ainsi qu'il devint l'un des douze apôtres. Par la suite, on le sait, il vendit le Christ pour trente pièces d'argent, sa mauvaise nature ayant à nouveau fait surface, et se pendit enfin de désespoir après avoir rapporté l'argent.

Or, une des versions les plus anciennes en latin (la version appelée A par P. F. Baum<sup>32</sup>) mentionne une *blesure* des tibias de l'enfant Judas au moment de son exposition, détail qui fait donc de lui un boiteux comme Œdipe *dès l'origine*. Les versions ultérieures, et en particulier celle de Voragine, n'ont pas repris cet élément, que non seulement on ne devait plus goûter mais dont surtout on avait perdu toute trace d'intelligibilité ; on a déjà vu que les Grecs eux-mêmes étaient mal à l'aise avec ce problème de pied. C'est ainsi que la probable boiterie de Judas n'est que très rarement actualisée, ni reconnue comme véhiculant un résidu de mémoire ancestrale : le texte l'a effacée alors qu'elle concrétisait la parenté fondamentale et intrinsèque entre Œdipe et Judas, entre les Labdacides et les fils d'Israël, ce qui veut dire qu'elle contient le secret de l'identité et de la destinée du genre humain tout entier.

---

<sup>32</sup> Version A (XII<sup>e</sup> siècle) : *Nato autem infante pater in eo omen tale consideravit et expavit, tibias illius transfixit atque inter fructecta longius ab urbe Iherusalem collocavit.* P. F. BAUM, *ibid.*, p. 490.



## De la fécondité poétique du boiteux

Que faut-il lire derrière tout cela<sup>33</sup> ? Quelle est la nature de ce chiffre poétique – si tant est qu’il y en ait un ; si tant est, surtout, qu’il n’y en ait qu’un seul ? On a affaire à une infirmité féconde, une infirmité qui est rupture de l’ordre et de rythme, qui a mis en place une nouvelle création, non prévue, dé-viante. On peut penser ici aux « mutilations qualifiantes comme les appelait Georges Dumézil : paradoxalement, la mutilation « crée l’office dont elle supprime l’organe<sup>34</sup> ». Óðinn a « acheté sa science de l’invisible, fondement de son pouvoir, par la perte d’un de ses yeux<sup>35</sup> ». Savitar, lui, a sacrifié ses mains (il en a des substituts en or) alors qu’il est responsable des sacrifices, du don donc, tandis que Pūsan est édenté et mange de la bouillie alors qu’il protège le bétail. Dans cette logique, Týr qui a engagé sa main devient le Dieu de la justice ; désormais, il est le garant de l’ordre et de la paix. Ainsi donc, paradoxalement, il existe bien des « mutilations ou déficiences qualifiantes<sup>36</sup> », mais elles sont enfouies dans le soubassement de l’édifice signifiant : le mythe, le texte.

Le récit littéraire, *le conte* dit l’ancienne langue, a ainsi enterré le boiteux qui pourtant lui a dicté la trame de sa trame ; il est devenu une manière d’arrière-texte mais sans lequel l’édifice ne peut tenir debout. Prenons-en une dernière parabole, la figure du Roi Pêcheur du roman médiéval, repris depuis jusqu’à Julien Gracq. On ne dit jamais explicitement qu’il boite. Il est infirme, peut à peine se lever. Une flèche l’avait, dans le temps, *mébaignié parmi la cuisse*. Tout en étant empêché dans ses mouvements, il dispose de moyens de locomotion merveilleux : on le rencontre en train de pêcher dans une barque, puisqu’il ne peut plus

---

<sup>33</sup> Nous avons approfondi ces réflexions dans *Le pied qui cloche. Du boiteux ou le lignage des boiteux*, Paris, Champion, 2011.

<sup>34</sup> R. BOYER, « La dextre de Týr », in F. JOUAN & A. MOTTE, *Mythe et Politique*, Paris, Les Belles Lettres, 1990, p. 36.

<sup>35</sup> G. DUMEZIL, *Les dieux des Germains*, Paris, PUF, 1959, p. 70.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 91.

Karin Ueltschi

chasser. Ensuite on le retrouve installé sur un lit bien au chaud dans son château, lui qui comme Saturne le boiteux, Saturne le mélancolique, a si froid, en ayant donc parcouru une certaine distance en bien moins de temps que le vigoureux Perceval. Ainsi donc, l'allure boiteuse indique la nature ambiguë de celui qui en est affligé – ou gratifié plutôt. Car il boite soit parce qu'il se tient de part et d'autre de frontières infranchissables aux hommes ordinaires, soit parce qu'il lui a été donné de revenir d'un voyage dans l'ailleurs, dont il rapporte ce stigmatte indélébile comme le signe d'un savoir inaccessible aux hommes ordinaires : pensons à Héphaïstos qui habite les entrailles de la terre où se trouve la source de toute vie, pensons à Jacob qui ressort boiteux de sa lutte avec l'Ange : « celui qui a fait l'expérience du divin, celui-là boite désormais de ce pied qui l'attachait au monde et dont le nerf est maintenant desséché<sup>37</sup> ».

Le corps – souffrant – à l'œuvre : oui, c'est un texte qui s'écrit au pluriel, en volutes, infiniment. Il offre un exemple de ce que d'aucuns ont appelé les structures anthropologiques de l'imaginaire<sup>38</sup> qui constitue comme le squelette – par définition invisible – du corps et de tout texte.

Karin Ueltschi

Université de Reims Champagne-Ardenne

CRIMEL (EA3311)

---

<sup>37</sup> J. CHATILLON, « De la claudication de Jacob selon Grégoire le Grand », *Revue du Moyen Âge latin*, 24, 1968, p. 28.

<sup>38</sup> G. DURAND, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas / Dunod, (1969) 1984.